

Les pieds sur la terre

Luc Ferrari : un artisan libertaire contre les P.-D.G. de la culture industrialisée

CELLULE 75
de Luc Ferrari
Sigma de Bordeaux

■ A voir comme ils souffrent de leur solitude, comme ils comptabilisent leurs succès, comme ils s'épanouissent aux rares moments où la foule les porte, il est clair que les compositeurs d'aujourd'hui sont moins à l'aise que jamais dans une société qui, depuis déjà longtemps, ne les prend plus pour ses délégués au rêve et moins encore pour des bardes populaires. Certains vont succomber aux facilités de la musique commerciale, et ils seront très vite perdus pour l'art. D'autres vont mettre en avant une idéologie révolutionnaire qui, demeurant en fait au plan de l'intention, ne trompera vraiment personne. D'autres encore vont refluer vers la pensée abstraite, creuser l'essence des choses, produire des prototypes pour le futur et donc se mutiler de tout ce qui témoigne de la vie immanente. Aussi, les quelques imprudents qui s'insinuent par effraction dans le tissu social par espoir de s'y fondre pour mieux l'exprimer, ceux-là peuvent-ils s'attendre à payer cher le prix de leur audace : notre société n'est pas faite pour accueillir les éveilleurs de conscience collective, ces fauteurs de troubles !

A quarante-sept ans, le Français Luc Ferrari en a fait souvent la dure expérience. Depuis douze ans qu'il a quitté la famille protégée et protectrice du Groupe de Recherches musicales (G.R.M.), on l'a entr'aperçu à Rennes, à Amiens, à Montpellier, mais bien plus régulièrement en Allemagne, en Suède et au Canada où les moyens qu'on lui donne ne sont pas assortis de conditions inacceptables et où il s'est acquis une solide renommée. Ici, parce qu'il refuse d'entrer dans les catégories esthétiques ou de se soumettre à tel ou tel ordre régnant, il continue de faire figure de marginal négatif, d'utopiste, de fou sympathique et doué mais peu crédible.

L'attention à l'autre

Il faut dire que, talonnée sans cesse par une curiosité insatiable, son imagination éclate dans toutes les directions. On l'a vu passer de la musique anecdotique d'« Hétérozygote », pour bande magnétique (1963-1964), au jeu collectif débridé de « Société I », pour sept réalisateurs et le public (1965), œuvre « qui, à partir d'éléments sonores et théâtraux, est destinée à créer un grand désordre au cours duquel on espère que les barrières de la convention seront renversées ». Puis, aux films musicaux très élaborés, traitant de Messiaen, Varèse, Stockhausen, Scherchen et Cecil Taylor (1965-1966), succédera la mise en question de l'organisation sociale de l'orchestre symphonique, dans « Société IV : mécanique collectivité-individu » (1967). L'actualité politique, elle-même, deviendra musique comme dans la « Danse des ministres chez les Pompidou »,



Luc Ferrari

« Danse des ministres chez les Pompidou »

pour piano, violoncelle et trombone, ou dans « Musique socialiste ? Programme commun pour clavecin et bande » (1972). On peut même se procurer (chez l'auteur, bien entendu) la partition de « Pornologos II » (1971), « réalisable érotique » « qui s'adresse à des particuliers ou à des groupes privés car je ne pense pas que, dans l'état actuel de notre société, sa réalisation publique et non commerciale soit possible »...

Son attention éperdue à l'autre, à tous les autres, son goût pour une nature proche et respectée ont amené Luc Ferrari à concevoir d'immenses spectacles audiovisuels — jusqu'ici montés seulement en Allemagne — sur le thème de l'écologie (« Allô, ici la Terre... » (1971-1974) et de véritables reportages photographiques et sonores, à base de diapositives et d'enregistrements plus ou moins manipulés. C'est ainsi qu'on pourra voir sous peu le résultat de l'enquête qu'il a menée à travers toute l'Algérie au moment du grand débat populaire sur la « charte » et, en mars prochain, le fruit du long séjour d'étude qu'il vient d'effectuer cette année dans le petit village de Tuchan, dans l'Aude.

Tromperie délibérée

On l'imagine bien, ce genre de production, qui échappe aux pratiques artistiques en usage, ne trouve pas facilement de commanditaires et moins encore de circuits de diffusion : les éditeurs sont techniquement dépassés et les institutions idéologiquement indisposées. Aussi Ferrari a-t-il mis toutes ses économies d'ex-musicien sérieux dans l'aménagement d'un petit studio électro-acoustique et se déplace-t-il lui-même de villages en comités d'entreprise avec son propre matériel. Il n'en parle jamais, pourtant on se demande jusqu'à quand l'artisan libertaire pourra continuer de faire la nique aux puissants P.-D.G. de la culture industrialisée.

Tout de même, il arrive assez fréquemment qu'il écrive pour le concert. Mais, en général, c'est pour mieux le critiquer, l'insulter et le battre sur son propre terrain. C'est aussi pour y parler un langage qu'on n'y parle jamais et tâcher de tirer le consommateur d'objets d'art et de curiosités sonores hors du sommeil passif où, d'ordinaire, on le tient.

« Cellule 75 », pour piano, percussion et bande magnétique, a été créé, le mois dernier, au Metamusik Festival de Berlin. Reprise en première française par le douzième Sigma de Bordeaux — cette anti-institution à qui, chaque année, l'on doit tant de révélations d'importance —, l'œuvre de Ferrari trompe délibérément son auditeur. On la croirait tout simplement répétitive, avec à peine plus d'évidence dans l'articulation, plus de finesse dans le matériau et plus de pure musicalité dans le développement. A la vérité, elle est aussi loin d'une musique planante qu'il soit possible d'imaginer. La « force du rythme », au lieu d'endormir, y est en fait « une libération à travers l'imagination, l'intuition, la vitalité, les pieds sur la terre (contrairement à la tête dans les nuages), en deux mots, à travers la dynamique de la réalité ». Elle y combat d'évidence la « cadence forcée », c'est-à-dire « la contrainte, le travail à la chaîne, l'exploitation pour le profit, le délire de la consommation... et le pas cadencé ».

La réussite, le miracle est que tout cela n'est pas seulement perceptible dans les intentions mais vraiment lisible dans les faits musicaux. Certes, il fallait bien toute la fabuleuse virtuosité de Gérard Frémy et de Jean-Pierre Drouet, leur endurance comme leur esprit d'initiative, pour mener l'entreprise au succès. Il n'empêche, je ne connais pas de musique qui sonne si clairement comme un appel à la liberté.

M. F.

Claude Gaspari-Fondation Maeght